Rappel de votre demande:

Format de téléchargement: : **Texte**

Vues **1** à **68** sur **68**

Nombre de pages: **68**

Notice complète:

**Titre :** Éloge de P. Corneille, discours... par L.-S. Auger

**Auteur :** Auger, Louis-Simon (1772-1829). Auteur du texte

**Éditeur :** Xhrouet (Paris)

**Date d'édition :** 1808

**Sujet :** Corneille

**Type :** monographie imprimée

**Langue :** Français

**Langue :** language.label.français

**Format :** In-8°

**Format :** application/pdf

**Format :** Nombre total de vues : 68

**Droits :** domaine public

**Identifiant :** [ark:/12148/bpt6k96142452](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k96142452)

**Source :** Bibliothèque nationale de France, département Philosophie, histoire, sciences de l'homme, 8-LN27-4908

**Relation :** <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb300382114>

**Provenance :** Bibliothèque nationale de France

**Date de mise en ligne :** 23/11/2015

Le texte affiché peut comporter un certain nombre d'erreurs. En effet, le mode texte de ce document a été généré de façon automatique par un programme de reconnaissance optique de caractères (OCR). Le taux de reconnaissance estimé pour ce document est de 99 %.  
[En savoir plus sur l'OCR](http://gallica.bnf.fr/html/und/consulter-les-documents)

ELOGE

DE P. CORNEILLE.

ELOGE

DE P. CORNEILLE;

DISCOURS qui a obtenu XAccessit, au jugement de la Classe de la Langue et de la Littérature françaises ;

JPa\* L. S. AUGï|fc<r

JS^n^Jofué, applaudi, admiré, dont les vers volent tW lieux et passent en proverbe, qui prime ,

' ' mii r' ne sur la scène , qui s'est emparé de tout l? Vlè^leâtre.

LABRUYÈRE , Discours a l'Acad.

A PARIS,

1808.

ÉLOGE

,. DE P. CORNEILLE.

CORNEILLE n'étoit plus. Juste envers le mérite d'un frère à qui, pour se faire un beau nom , il ne manquoit que d'en porter un moins fameux , voulant d'ailleurs que ce nom , le grand nom de Corneille décorât une seconde fois sa liste (i), l'Académie française avoit donné pour successeur à l'auteur de Cinna, l'auteur d'Ariane. Le sort, qu'on n'accusera point ici d'avoir été aveugle et injuste, le sort choisit Racine pour accueillir le nouvel académicien, et payer a la mémoire du grand homme qu'on venoit de

(i) Racine, dans son discours pour la réception de Thomas Corneille , dit que l'Académie s'applaudissoit de voir sur la liste le fameux nom de Corneille , et qu'elle se félicite de pouvoir l'y placer une seconde fois,

perdre, le tribut accoutumé de louange et de regrets (i). Racine, à cette même place, dans ce même fauteuil où siége encore aujourd'hui le chef électif de l'Académie, prononça l'éloge de Corneille. Egal à son sujet par son génie, et surtout par cette noble équité, partage de la vraie grandeur en tout genre, il retraça dignement les glorieux, travaux du fondateur de la scène française. Racine louant Corneille est sans doute un des plus beaux spectacles dont l'histoire des lettres puisse conserver le souvenir.

Ce même éloge que Racine a fait, l'Académie veut que de nouveau on le fasse devant elle. Qui ne seroit intimidé à l'aspect d'une tâche rendue si difficile , si redoutable ? Quelques pages d'un grand maître n'effaceront-elles pas toujours la plus longue composition d'un obscur disciple des lettres? Mais rassurons-nous; ayons moins de crainte, ou plutôt moins d'orgueil. La supériorité de Racine est trop grande pour être décourageante et dangereuse. Elle ne nous interdit pas seulement tout espoir de l'égaler, encore moins de le vaincre; elle ne permet

(i) Les directeurs de l'Académie étoient élus par le bort. Voyez Pélissou.

pas même que nous soyons soupçonnés d'avoir voulu nous mesurer avec lui; et soyons-en certains, il ne sera point fait de comparaison là où il ne peut y avoir de concurrence.

Le génie de Corneille est, pour ainsi dire, infini. Racine a voulu, a pu l'embrasser d'un. coup d'mil : il nous reste à en parcourir, à en mesurer avec soin l'immense étendue , à en interroger , à en souder attentivement toutes les profondeurs. Cent ans des plus nobles jouissances dus aux chefs - d'oeuvres de Corneille depuis sa mort, sont une dette que Racine n'a pu payer pour nous, et qu'il faut que notre siècle acquitte. Enfin, s'il est vrai que Racine ait dû à Corneille quelque chose de son talent , le beau discours oÙ. l'un a loué l'autre, sans pouvoir s'y nommer lui-même , n'est-il pas uu éloge incomplet, et ne doit-on pas à la gloire de Corneille d'y ajouter aujourd'hui ce trait si propre à l'embellir ?

S'il est dans les arts et dans les lettres une gloire qu'aucun siècle, aucun peuple ne puisse nous disputer, devant laquelle soient forcés de se taire, et les prétentions jalouses des autres nations et les préjugés opiniâtres des fanatiques adorateurs de l'antiquité, c'est sans

contredit la gloire du théâtre. Le théâtre , ce sujet légitime de notre orgueil, fait aussi nos plus chères délices. Toutes les classes de citoyens , même celles qui sont le moins touchées des productions de l'esprit, vont, dans nos spectacles, verser de douces larmes au récit des illustres infortunes, ou rire avec une Inalice innocente devant le tableau des ridicules de l'homme et de la société. Ici le cœur se nourrit des sentimens les plus élevés et les plus généreux : là l'esprit se forme dans l'art des bienséances les plus délicates; et ces plaisirs utiles, après avoir rapproché les hommes par le lien d'une jouissance commune, vont encore dans nos cercles fournir une intéressante matière aux entretiens les plus ingénieux. Vous avez demandé, Messieurs, l'éloge de Corneille. Cet éloge, je l'ai déjà commencé, puisque déjà j'ai vanté la supériorité et les bienfaits du théâtre, dont le grand Corneille est le père.

Dans la capitale d'une province voisine, un jeune homme que son ami conduit chez sa maîtresse, devient son rival et se fait préférer. Doublement charmé d'un succès où le cœur et l'amour - propre trouvent également leur compte, il pense que cette aventure pourra figurer agréablement sur la scène, et il en com-

pose une comédie. Ce jeune homme étoit Corneille; cette comédie fut Mélite, et Mélite est le premier pas qu'ait fait dans la carrière à peine ouverte de l'art dramatique, celui qui devoit en poser les dernières bornes. L'amour à qui les hommes doivent tant de bonheur, ne signala jamais son pouvoir par un plus doux bienfait.

Quel majestueux; spectacle va se dérouler sous nos yeux ! Nous allons voir le grand Corneille se lever du sein des ténèbres, se dégager par degrés des nuages qui l'entourent, briller au milieu du jour que lui-même a formé, d'une splendeur vive et pure que l'oeil supporte à peine , ensuite se dérober quelquefois aux regards, pour reparoître avec un nouvel éclat, et bientôt, parvenu à son déclin sans avoir achevé sa carrière, se précipiter dans une nuit anticipée, une nuit profonde que quelques pâles raypns percent par intervalles, cornme pour attester la présence de l'astre sur l'horizon, quand sa lumière en a déjà disparu.

Mais tandis que Corneille encore obscur est confondu dans la foule des contemporains. de sa jeunesse, arrêtons-nous un moment aie considérer. Si nous voulons calculer la haur

teur de son vol, reconnoissons le point d'où il est parti. Voyons de combien il s'est élevé d-'abord au-dessus de tout ce qui l'environnoit: nous verrons de combien ensuite il s'élève audessus de lui-nîême, et nos foibles yeux le suivront , s'ils peuvent, dans ce rapide et sublime essor d'où il domine tous les temps et tous les lieux.

Quelques imitations serviles de la tragédie antique où les belles formes dela langue grecque étaient ridiculement travesties dans un idiôme encore barbare (i); quelques comédies où la licence d'Aristophane et de Plaute étoit plus fidèlement retracée que leur ingénieuse gaîté (2) ; tel avoit été , vers le milieu du seizième siècle, l'état du théâtre en France. Ces commenceinens , tout grossiers qu'ils étoient, avoient pu faire présager des progrès sûrs et même assez

(1) La Cléopâtre et la Didon de Jodelle ; le JulesCésar de Grevin ; l'Antigone de Baïf ; les Troyennes de Jean de la Taille; la Médée de Jean de la Péj-use, etc.

(2) L'Eugene et la Rencontre,de Jodelle; les Ebashis et la Trésorière de Grevin; la Reconnue de Bellenu; les Esprits de la Rivey; le Brave et l'Eunuque de Baïf, etc.

rapides : les anciens nous a voient mis dans la bonne route, et mieux suivis, ils nous y auroient peut - être fait marcher à grands pas. Mais il étoit du sort de tous les arts , après s'être élancés hors du chaos de la barbarie sous les règnes de François IER et de Henri II, de s'y replonger durant ceux de leurs tristes successeurs ( i ) ; déplorable effet des guerres civiles et religieuses qui désoloient alors la France! A Jodelle , t't Grevin, à Baïf, à Garnier, avoit succédé Hardi qui, dédaignant les anciens, ou ne les connoissant pas, violoit toutes les règles et surtout celles de la bienséance , confondait les deux seuls genres véritables en un genre monstrueux qui les dénaturoit l'un et l'autre (2), remplacoit l'ennuyeusè simplicité de ses devanciers par une fatigante complication d'événemens bizarres , et doué d'une fécondité que nous n'appellerons pas prodigieuse, fouruissoit lui seul aux plaisirs de toute une nation avide de spectacles

(1) On sait combien cela est vrai de la peinture, de la sculpture, de la ciselure, etc.

Jodelle, Grevin, Baif, Belleau et autres florissoiellt. sous Henri II.

(2) La tragi-comédie.

et de nouveautés (i). Hardi vieillissoit, et son exemple enfantoit de jeunes poëtes qui sembloient destinés seulement à la gloire de l'égaler. Mais enfin Mêlibe avoit paru.

Depuis les informes essais de Jodelle et de quelques autres, la comédie avoit été entièrement abandonnée (2). Elle s'étoit, pour ainsi dire, fondue dans la tragédie que ce mélange déshonoroit en pure perte: l'ignoble farce et la fade pastorale , empruntées toutes deux aux Italiens , la remplaçoient sur notre scène. Corneille commença donc par y rétablir le genre. On le -v erra plus tard y fonder la véritable comédie, la comédie de caractère, et en fournir le premier modèle à Molière qui devoit s'y créer une si grande gloire.

Comparée aux meilleures pièces du temps, JMélite étoit un, chef-d'œuvre, et l'auteur de ce foible ouvrage ne pouvoit être qu'un homme supérieur. Dans un temps où tous les genres

(1) Hardi a fait six ou huit cents ouvrages pour le théâtre : la plupart, dit-on, ne lui coûtoient pas plus de huit jours de travail. Il fournissoit de pièces une troupe errante de comédiens qui l'appeloient leur auteur.

(2) Il s'étoit passé plus de trente ans avant M élite sans qu'on eût donné une seule comédie véritable.

étoient confondus et dénaturés sur la scène,

Corneille ne put apparemment reconnaître d'abord à quel genre son génie l'appeloit. Comment expliquer autrement pourquoi le père de la tragédie française montra tant de fois sur le théâtre les personnages et les aventures de la comédie, avant d'y faire paroître les héros de la fable ou de l'histoire ? A la vérité il fit

Clitandre, Clitandre fut son second ouvrage ; mais ce monstre dramatique, décoré du nom de tragédie, promettoit bien moins encore l'auteur de Cinna, que toutes ces comédies imparfaites, où l'on peut ne voir que les méprises d'un génie naissant encore inconnu à lui même. De Clitandre à Médée seulement, l'intervalle est d'un siècle. Soyons justes cependant; et Clitandre et Mélite, et tous ces autres essais que notre goût dédaigne, notre raison doit savoir les admirer. Corneille seul a pu les faire : seuls ils ont pu former Corneille. Ils lui ont appris à se soumettre au joug des règles, à entrelacer sans confusion et à démêler sans effort les fils nombreux d'une intrigue compliquée , à purger le théâtre de ces insipides jeux de mots, de ces pointes misérables qui choquoient le bon sens et le bon goût, de ces étranges libertés de discours et de geste qui

offensoient la morale et ne peignoient point les mœurs. En exerçant sur des idées frivoles ou subtiles cette adroite vigueur de dialectique , cette énergique concision de style que la nature lui avoit départies, il se préparoit à ces belles scènes où l'importance du sujet, la solidité du raisonnement et la vivacité du dialogue forment un ensemble si admirable. Le talent de Corneille avoit subi toutes ses épreuves , reçu toutes ses leçons. L'écolier avoit disparu, le maître alloit se montrer. Il fit Medee, et le fameux Moi, qui révéloit un grand caractère , révéla aussi un grand génie.

Ce génie se fit voir tout entier dans le Cid ; ce Cid qui, depuis près de deux cents ans, fait couler des larmes d'attendrissement et d'admiration ; ce Cid dont le triomphe doit être éternel,puisqu'il est fondé sur celui des sentimens les plus nobles et les plus touchans, la piété filiale, l'amour et l'héroïsme., Corneille étoit trop supérieur à ses contemporains; leur goût ne sut peut-être pas apprécier tout le talent du poëte ; mais leur cœur fut vivement pénétré des beautés de l'ouvrage. L'enthousiasme fut à son comble :

Tout Paris , pour Chimène, eut les yeux de Rodrigue (i).

(i) Vers de Boileau, Epitre à Racine.

Ce ministre-roi, sous qui trembloit son maître, qui voyoit la France à ses pieds, et mettoit l'Europe en mouvement, fut jaloux d'un poëte et alarmé du succès d'une tragédie. On eût dit qu'il craignoit de n'être plus le premier homme desonsiècle. Lui-mêmeil aspiroit aux triomphes de la scène ; mais le génie de la politique n'est pas celui des lettres ; le grand ministre étoit un mauvais écrivain , et son caractère, quelle qu'en fut l'élévation, n'étoit pas supérieur aux foiblesses de l'envie. Il déchaîna contre le Cid les basses fureurs d'un Scudéry , ce matamore littéraire , dont on méprisoit justement les ouvrages, et qui vouloit s'en venger par des cartels qu'on méprisoit encore (i). On vit Richelieu (quelle vile passion que la jalousie et combien elle dégrade ! ) on vit Richelieu faire cause commune avec Colletet, Claveret, et tout cet amas de ridicules auteurs dont l'éclat imprévu du Ciel offensoit les yeux, et dont tous les honneurs passés s'évanouissoient devant cette gloire naissante. Mairet lui - même; ami du grand homme persécuté , digne de notre

(i) Il parloit sans cesse de sa noblesse et de sa vaillance. Il envoya un défi à Corneille, qui n'y répondit q.ue par des mépris et des chefs-d'œuvres.

12 ELOGE

estime par une Sophonisbe que le Cid effaçoit ( i ), mais que Corneille n'a point égalée en traitant depuis le même sujet ; Mairet n'eut pas honte de se joindre aux détracteurs du chef - d'oeuvre nouveau. Rotrou seul refusa d'en grossir le nombre; mais Rotrou a voit du génie et une grande âme : il fit Venceslas, et il mourut victime de son dévouement pour ses concitoyens (2). L'Académie française, fondée par le ministre, et chargée par lui de faire la critique du Cid, se couvrit d'une gloire qui dure encore , en, osant remarquer quelques beautés dans un poëme qui en est rempli, et y relever avec modération des fautes qui ne s'y trouvent pas toutes. Tant de ligues furent inutiles, tant d'efforts furent vains.

Celui qui avoit pu abattre l'orgueilleuse et puissante maison d'Autriche , ne put réussir à faire tomber une pièce de théâtre. La France entière retentit des applaudissemens donnés au Cid ; tout ce qui étoit beau fut comparé au

(1) La Sophonisbe de Mairet précéda le Cid de quelques années.

(2) Rotrou, lieutenant civil de Dreux, refusa d'abandonner cette ville que désoloit une maladie épidémique, en fut lui-même attaqué, et mourut à quarante ans.

Cid( i ) ; le Cidfut traduit dans toutes les langues de l'Europe ; l'Espagne elle-même , déposant sa fierté naturelle, consentit à recevoir, embelli par le génie de Corneille, ce même Cid dont elle étoit si vaine de lui avoir fourni le sujet (2).

Qui pourroit calculer l'influence du Cid et ses résultats ? Il est la base sur laquelle pose et s'élève, comme un majestueux édifice, tout le théâtre de Corneille, j'ai presque dit tout le théâtre français. Corneille, à l'effet que cet ouvrage a produit sur les autres, plus encore peut-être à l'effet qu'il a produit sur lui-même, Corneille sent qu'il a trouvé la tragédie et qu'il est né pour elle : dès ce moment il résout d'y consacrer tout son génie. De la hauteur où il vient de se placer, il découvre le vaste champ qu'il doit parcourir , il marque d'avance la route qu'il doit y suivre.

Deux sentimenspuissans , la nature et l'amour, régnoient d'accord dans le cœur de deux amans : tout à coup l'un vient à combattre l'autre ; la

(1) Dans plusieurs provinces de France, il étoit passé en proverbe de dire : Cela est beau comme le Cid. Fontenelle , vie de Corneille.

(2) Le Cid de Corneille fut traduit en espagnol, quoique emprunté de Guillen de Castro et de Diamante.

nature emporte la victoire. Rodrigue et Chîmène s'adoroient, s'adoreront toujours; mais Rodrigue venge son père outragé en donnant la mort au père de sa maîtresse, et Chimène veut venger le sien en demandant la mort dé son amant. Ce triomphe de l'honneur et de la piété filiale sur l'amour ; cet amour qui, des deux côtés , s'immole sans balancer ; qui, conservant toutes ses forces, et même en puisant de nouvelles dans son sacrifice, rougiroit de le révoquer un seul instant, et presque d'en gémir , voilà ce qui toucha les cœurs en les élevant , ce qui fit verser des larmes aussi pures que le sentiment qui les faisoit naître. La plus délicate , la plus profonde théorie de l'honneur et de la vertu est connue de ceux-là mêmes qui n'en pratiquent point les plus simples devoirs , et nous savons d'autant mieux admirer les belles actions, qu'il semble que par-là nous compensions le tort de ne les point imiter. Corneille s'apperçut, avec une joie véritable, que la vue de ees combats généreux, (le ces victoires vertueuses , dont son âme noble et forte concevoit sans peine le charme quelquefois douloureux, et dont elle eût donné l'exemple 'au besoin, agissoit presqu'aussi puissamment sur l'âme des spectateurs , que la tableau des

misères et des foi blesses illustres (i). Dès-lors abandonnant la terreur à ces sujets antiques , où l'on voit un prince , victime marquée d'avance par la fatalité , se débattre sans vertu et succomber sans crime sous sa main irrésistible, ne renonçant point à la pitié, mais la la réservant pour l'innocence qui se sacrifie elle-même, Corneille se décide à employer principalement le beau ressort, le ressort moral de Y adrniration. Il veut agrandir , enflammer , épurer les cœurs que les autres déchirent ou amollissent. Cependant où puisera-t-il ses sujets ? il ne les puisera ni dans son imagination, ni dans la fable. Des actions sublimes seroient » de toutes les fictions, les plus invraisemblables: ce n'est pas trop pour elles d'être des réalités et d'avoir le témoignage de l'histoire. L'histoire est remplie d'un peuple qui , foible ramas de bandits à son origine, mais poussant l'amour du pays jusqu'au fanatisme , et l'estime de soi-

(j) Corneille dit en parlant de Nicomède : « Le sucy> cès a montré que la fermeté des grands cœurs, qui » n'excite que de l'admiration dans l'âme du specta» teur , est quelquefois aussi agréable que la compassion que notre art nous ordonne d'y produire par la repré-

« sentation de leurs malheurs ».

même jusqu'au mépris le plus féroce pour les autres , se rendit à la fin maître de l'univers.

C'est dans les annales de ce peuple , annales si fécondes en traits d'héroïsme et de magnanimité , que Corneille ira prendre ces grands personnages qu'il doit agrandir encore. S'il est un sentiment qui l'emporte sur l'amour de la patrie et de la gloire, qui élève davantage l'humanité au-dessus d'elle-même , qui enfante des héros plus courageux, des victimes plus résignées , c'est le zèle d'une religion naissante et persécutée. Le peintre des Romains peindra donc aussi quelquefois les Chrétiens des premiers âges (i).

Quatre ans se sont écoulés pendant lesquels la réflexion a mûri dans la tête de Corneille ces hautes et fécondes pensées (2). Son génie s'est enrichi des trésors de l'histoire ; ses sujets sont trouvés, ses couleurs préparées ; il tient ses pinceaux. Nous allons voir éclore sous sa main, se succéder rapidement, s'accumuler les unes sur les autres toutes ces compositions plus ou moins heureuses, auxquelles la fertilité de son

(1) Dans Polyeucte et dans Théodore.

- (2) Du Cid aux Horaces, Corneille a mis un intervalle de quatre aimées.

imagination

Imagination a donné des formes si différentes, mais qui, dans leur étonnante variété , portent toutes l'empreinte d'une idée unique et principale, et, pour ainsi dire, d'un même type. Ici, un jeune Romain ne veut plus reconnoître son ami, celui qui alloit doublement s'unir à sa famille , depuis qu'une cité rivale l'a nommé pour soutenir ses droits contre Rome ; son père , citoyen non moins passionné, le dévoue lui-même à l'opprobre et à l'exécration publique , lorsque trompé par un rapport infidèle , il croit qu'il a préféré la fuite à la mort : tous deux immolent leurs plus tendres affections à l'amour de la patrie (i). Là, le maître de Rome et de l'univers , contre les jours de qui avoient conspiré deux amans comblés de ses bienfaits, dont l'un devoit la vie à sa clémence, et l'autre avoit trouvé en lui les soins et l'amour d'un père , leur pardonne , les accable de bienfaits nouveaux , et sacrifie ainsi , à la plus noble des vertus, la plus juste des vengeances (2). Là , un chrétien puissant et honoré , pour signaler sa foi récente , renonce à

la^r^i ^l^possession d'une épouse adorée ; il 1 phis, - ", % résigne à celui qui eut ses pre-

i 'j IIorace£

[texte\_manquant]

B

miers soupirs, et que peut-être elle aime encore ; fidèle à sa tendresse, mais non moins fidèle à son devoir, cette femme exigeant de son amant qu'il protège, en dépit de ses propres fureurs , un rival obstiné qui veut périr , détruit par-là jusqu'aux secrètes espérances qui pourroient s'élever , malgré elle , dans son coeur ; et son amant généreux s'efforce de conserver une vie qui doit faire le supplice de la sienne (i). Là , le vainqueur de Pharsale punit par des mépris et des reproches sanglans le monarque infidèle qui a osé trancher les jours d'un grand homme dont la perte lui assure l'empire du monde ; il pleure son ennemi indignement assassiné ; et la veuve du héros qui brûle de le venger sur son heureux rival , avertit celui-ci du lâche complot qu'on a tramé contre lui-même (2). Plus loin, deux frères qu'une couronne encore incertaine entre eux et une maîtresse chérie de tous deux à la fois devroient doublement désunir , en resserrent d'autant plus les nœuds de leur tendresse mutuelle; plutôt que de demander un partage qui, faisant perdre à l'un ses droits à la puissance, ne dédommageroit pas l'autre du sort

(1) Polyeucte.

(2) La Mort de Pompée.

le plus affreux , chacun d'eux consent à trouver , dans le double bonheur de son frère, de quoi se consoler d'une double infortune ; et celui qui a le nlalheur de survivre , voudroit racheter les jours de l'autre, au prix du sceptre et de l'épouse, qui sont devenus son héritage (1). Plus loin , deux jeunes héros , l'un fils d'un infâme usurpateur , et l'autre du vertueux souverain que celui - ci a fait tomber sous ses coups, disputent entre eux devant le tyran, pour qui leur véritable naissance est un secret impénétrable, à qui ne sera point l'héritier d'un trône acquis ar le crime; et ils ne briguent le droit de monter sur ce trône , que pour avoir le droit de descendre au tombeau (2). Ailleurs , un jeune prince, élève des Romains , délivre de leurs chaînes un disciple d'Annibal, un frère qui l'avoit accablé de sa supériorité bien plus encore que de ses dédains; et par cette noble vengeance, il se prive d'un royaume et d'une maîtresse que la captivité de son rival mettoit en sa possession (3). Ailleurs encore , de deux illustres Romains qui combattoient entre eux pour la liberté ou l'es-

(1) Rodogune.

(2) Heraclius.

(3) Nicomède.

clavage de la terre, l'un immole aux mânes de l'autre le perfide lieutenant qui vient de lui ôter la vie, et il livre aux flammes l'écrit qui pourroit lui faire connoître de nombreux ennemis de ses jours et de sa grandeur , sur lesquels il a désormais tout pouvoir (i).

Combien je pourrois prolonger encore cette suite d'admirables tableaux Oll l'on voit partout l'amour, l'ambition , la vengeance , ces passions auxquelles l'homme sacrifie tout, se sacrifier elles-mêmes à l'honneur , au devoir, à la vertu ! mais qu'est - il besoin d'autres exemples ? A quels traits plus nombreux , plus marqués reconnoîtra-t-on l'existence d'un grand système ? et le mérite sublime, le succès constant des ouvrages qui en sont le résultat et la preuve, n'en attestent-ils pas suffisamment l'excellence?

N'allons pas croire cependant que Corneille , inventeur du ressort de l'admiration , n'ait pas su employer les autres, ou ait dédaigné d'en faire usage. Le vrai génie a des idées dominantes ; mais il n'en a point d'exclusives. L'art n'est pas trop vaste pour lui : loin qu'il veuille le resserrer dans un cercle plus étroit, il tend

(1) Sertorius.

Sans cesse à en reculer les limites. Quelle terreur profonde règne dans Héraclius et surtout dans ce cinquième acte de Rodogune, Fuu des plus beaux, le plus beau peut-être de la scène tragique ! Mais ce n'est point, je le dis encore, cette terreur de la tragédie grecque, fondée sur les crimes nécessaires et les calamités inévitables de quelques personnages, de quelques familles dévouées par le caprice d'une divinité barbare aux horreurs les plus monstrueuses. C'est la terreur qu'inspirent les forfaits volontaires et les châtimens mérités qu'ils attirent sur la tête des coupables. L'une ne fait sur l'âme qu'une impression passagère et stérile , quand elle n'est pas dangereuse et sacrilège : les traces profondes que l'autre laisse dans le coeur y gravent des leçons salutaires. Il eut sans doute aussi le don d'émouvoir, d'attendrir, de faire couler les larmes de la pitié , celui qui traça les scènes douloureuses de Rodrigue et de Chimène, de Sévère et de Pauline. A la vérité , il fut vaincu dans cet art y si l'on en juge par le nombre des triompbes plutôt que par leur éclat. Mais cet art même r qui l'avoit enseigné à Racine, ou du moins qui lui en avoit fourni le premier modèle ? c'est Corneille. Racine que ce grand maître avoit.

précédé en tout, voulut d'abord , on le sait, marcher sur ses traces dans le sentier difficile de la tragédie admirative (i) ; mais il désespéra sans doute de l'y atteindre, et il renonça bientôt à une vaine poursuite. Son génie lui indiqua une autre route ; il y trouva encore Corneille pour devancier et pour guide ; mais cette fois il le laissa derrière lui, ou plutôt il remplit de ses nombreux trophées cette carrière nouvelle où Corneille n'avoit tenté que deux fois la victoire et l'avoit deux fois remportée. La fausse grandeur d'Alexandre est une sorte d'hommage rendu à l'auteur vraiment sublime des Horaces et de Cinna ; mais qui pourroit voir dans la douleur touchante d'Andromaque, de Monime ou d'Iphigénie , un avantage obtenu sur l'homme qui a créé le rôle attendrissant de Pauline ?

Cependant pourquoi ce même homme a-t-il si souvent fait parler à l'amour un langage que le cœur semble n'avoir pas dicté ? Pourquoi la plus, naturelle, la plus éloquente des passions s'exprime-t-elle dans la plupart de ses

(i) Admiratif s'entend de ce qui exprime l'admiration et non pas de ce qui l'excite; mais j'ai osé l'employer dans ce dernier sens à cause de la précision et parce que l'usage semble vouloir le, consacrer.

ouvrages, tantôt avec une ingénieuse, mais froide subtilité, tantôt avec une galanterie fade on du moins recherchée , quelquefois même avec une coquetterie peu décente? C'est que, pour bien peindre l'amour, ce mélange inexplicable de force et de foiblesse extrêmes , pour exprimer avec vérité ses transports, ses caprices , ses délicatesses , il faut avoir eu le cœur troublé de tous ses orages , enivré de toutes ses délices ; et tout nous porte à croire que l'âme énergique et pure de Corneille, si elle ne fut pas insensible à ses douceurs, resta du moins inaccessible à ses tourmens (i). Il voulut que cette passion qui ne dominoit point dans son âme, ne dominât pas non plus dans ses ouvrages (2). Ne trouvant pas au-dedans de luimême les véritables traits de l'amour profond et impétueux, il en alla chercher la fausse image dans une observation superficielle de la société et plus encore dans la lecture de certaines

(1) Fontenelle dit dans la vie de Corneille que son tempérament le portait, rarement aux grands attaehemens.

(2) Corneille dit dans une lettre à Saint-Evremont, qu'il croit que r amour est une passion trop chargée de foiblesse pour être la dominante dans une piècehéroïque.

fictions alors chéries du public, et qui ne re4 présentoient qu'un monde imaginaire. Corneille composa la plupart de ses tragédies sous l'orageuse minorité de Louis XIV, et, comme on sait , les héros et les héroïnes de la Fronde allioient sans cesse les intrigues de la galanterie à celles de la politique. Corneille sembla les prendre pour modèles, lorqu'il mit dans l'âme de ses personnages ce mélange d'amour et d'ambition où souvent la première de ces passions paroît n'entrer que comme un moyen de faire réussir les projets de l'autre. Ensuite l'influence du théâtre espagnol qui pendant longtemps a voit fourni au nôtre la plupart de ses sujets, celle des romans héroïques dont la nation faisoit alors ses délices, celle enfin de ces cercles fameux où l'on soutenoit thèse sur l'amour avec toutes les formes de la scolastique, trouvèrent l'esprit élevé et raisonneur de Corneille naturellement disposé à admirer et à imiter ces ardeurs respectueuses de héros qui ne subj uguoient la terre que pour être esclaves de deux beaux yeux, ces tendresses superbes de princesses qui pour prix d'un regard plus doux-exigeoient d'extravagans sacrifices , et ces longues conversations d'où le naturel et le sentiment étoient bannis pour faire place à la

recherche et à l'argumentation. Qu'il est difficile , qu'il est rare d'empêcher de naître en soi ces défauts séduisans dont on a le germe dans ses plus estimables qualités, lorsque tout conspire à développer ce germe , l'exemple des succès, le besoin d'en obtenir et le goût de tout son siècle ! Plus heureux , Racine né pour l'amour, long-temps soumis à ses lois et formé par ses leçons, écrivant sous les regards d'un j eune roi qui l'avoit aussi pour maître, fréquentant une cour aimable et voluptueuse, où ce sentiment , dégagé désormais de tout mélange profane de politique et d'ambition, régnait seul et s'embellissoit du charme des plus nobles bienséances , Racine instruit d'ailleurs par les fautes mêmes de Corneille , sut, avec un art admirable, faire entrer dans ses écrits la passion dont son cœur étoit plein et dont autour de lui tout offroit le modèle. Il fut sublime dans la peinture d'une foiblesse, comme Corneille l'avoit été dans la peinture de l'héroïsme.

C'est une chose remarquable dans l'histoire des arts, que cette secrète, mais puissante affinité du génie avec les productions qu'il doit préférer, les modèles qu'il doit suivre, les sujets qu'il doit choisir. La nature du génie de Corneille se composoit de grandeur et de force.

Nous voyons ces deux traits profondément empreints dans ses goûts , dans ses ouvrages considérés sous le double rapport de la matière et de l'exécution , dans les beautés de ces mêmes ouvrages , et jusque dans leurs défauts.

La littérature espagnole dominoit en France; une reine l'y avoit apportée ; et ce qui n'avoit été d'abord qu'un moyen de plaire à l'usage des courtisans , étoit devenu une ressource précieuse pour nos écrivains. Ils y puisoient, sans choix , les intrigues follement compliquées et les idées ridiculement gigantesques qu'ils produisoient sur le théâtre. Corneille, au contraire , sut y démêler des conceptions et des pensées vraiment grandes et fortes , et il se les rendit propres avec d'autant plus de facilité et de bonheur, qu'il y avoit plus de rapport entre la nature de ces emprunts et celle de ses richesses personnelles. C'est ce même rapport qui déterminoit aussi, comme à son insçu , l'espèce de prédilection qu'il avoit pour Lucain et pour Sénèque le tragique , écrivains toujours élevés , mais dont l'élévation se perd souvent au-delà des bornes de la grandeur véritable. Corneille se plut à les suivre ; il atteignit sans peine à leur sublimité,

heureux si quelquefois il ne s'étoit pas laissé emporter jusqu'à leur exagération !

Les luttes entre puissances rivales, les changemens de gouvernement et de princes , les coups d'état, les crimes commis pour conserver le pouvoir, les efforts tentés pour recouvrer la liberté , en un mot ce qui fait le destin de tout un peuple ou même du monde entier, tels sont les grands intérêts qu'un instinct caché, de vigueur et de sublimité bien plutôt qu'un calcul volontaire du talent , commandoit à Corneille d'étaler de préférence sur la scène ; et ce qui prouve invinciblement cette impulsion naturelle vers les plus hauts objets, c'est que le même homme qui souvent s'élève au-dessus d'eux , souvent aussi reste au-dessous des objets d'un ordre inférieur , comme s'il ne pouvoit ni mesurer ni employer ses forces quand il, ne s'agit pas de franchir un immense intervalle.

Quel peuple, par sa grandeur et son énergie, répondait plus à l'énergie et à la grandeur du génie de Corneille, que le peuple romain ?. Aussi est-ce. pour lui qu'il a le plus souvent employé ses pinceaux (i). On a dit qu'il senl-

(1) Corneille a mis neuf fois les Romains sur la scène, principalement ou accessoirement.

bloit avoir eu des mémoires particuliers sur les Romains (i). Non , il ne les a pas mieux connus qu'un autre ; mais il les a mieux sentis Nom romain , vertu romaine, ce sont-là des idées dont lui seul paroît avoir conçu toute retendue ; et c'est moins dans l'histoire que dans son génie qu'il en a trouvé la mesure pour ainsi dire surhumaine. Long-temps la hauteur simple et majestueuse du caractère romain parut suffire à celle de son talent ; mais comme s'il eût voulu s'élever lui-même au-dessus de ses héros, ou plutôt, comme si le despotisme des maîtres du monde avoit à la fin fatigué son âme indépendante et fière, il résolut de les abaisser à leur tour en faisant plus grand qu'eux encore, et il fit Nicomede.

Ce qui distingue le génie du talent, c'est le don de créer ; ce qui distingue le génie du génie même, c'est le nombre et la variété des créations. Que l'on parcoure l'histoire de toutes les littétures, et, j'ose l'assurer, on n'y rencontrera pas un seul homme qui ait possédé cette sublime prérogative à un plus haut degré que Corneille. Rassemblons, comme en un foyer, tous les

(i) C'est Fontenelle qui le dit dans la vie de Corneille.

rayons épars de sa gloire en ce genre, et nous en verrons jaillir une masse de lumière éblouissante. La tète de Corneille étoit éminemment dramatique. Si l'art du théâtre n'eût pas existé avant lui, on peut croire qu'il l'eût inventé. Il inventa du moins la tragédie, telle qu'il l'a traitée, la tragédie historique et admirative, et laissa seulement à Racine la gloire de perfectionner et d'approprier à nos mœurs la tragédie fabuleuse et pathétique des anciens. C'est aussi lui, nous l'avons vu, qui, après avoir retrouvé dans son imagination la comédie d'intrigue que depuis long-temps on avoit pour ainsi dire perdue, créa pour nous la comédie de caractère , et peut-être créa Molière lui - même., en lui offrant dans le Menteur un modèle dont

YEtourdi , composé dix années plus tard , n'est encore que l'imitation très-imparfaite (i). La comédie héroïque dut aussi son origine à Corneille : ce nouveau genre, demeuré stérile , n'en atteste pas moins la fécondité du génie qui l'a enfanté ; et Don Sanche cPArragon, dont Molière emprunta quelques traits (2), n'en

(1) Voltaire dit : c'est probablement au Menteur que nous devons Molière.

(2) Dans les Amans magnifiques,

est pas moins un beau type qu'il seroit peut être difficile et glorieux d'imiter. Qui pourroit méconnoître le germe, mais le germe déjà développé de la tragédie lyrique dans Andromède et dans la Toison-d'Or, pièces où les héros de l'histoire sont remplacés par les demi-dieux delà fable, ainsi que le sublime par le merveilleux , et où la poésie, la musique, la peinture etla mécanique unissent leurs prestiges pour enchanter l'esprit, et surtout les sens ? Enfin, comme s'il étoit du destin de Corneille, qu'aucune partie de l'art du théâtre n'échappât à son instinct créateur, et qu'il découvrît au moins par la pensée les terres nouvelles où ses pas ne devroient point se porter, il imagina la possibilité d'un genre où les personnages de la comédie figureroient dans une action tragique ; et ce genre , dont rien n'avoit pu lui fournir l'idée , mais que depuis un demi-siècle on a souvent traité sous le nom de drame, partage aujourd'hui les honneurs de la scène française (i).

(i) Voici ce que dit Corneille dans l'épître dédicatoire de Don S anche d'Arragon : « S'il est vrai que » la crainte ne s'excite en nous par la représentation » de la tragédie, que quand nous voyons souffrir nos » semblables, et que leurs infortunes nous en font ap-

Des gens d"uin goût sévère Font condamné comme dangereux pour l'art : d'autres, d'un esprit plus étendu peut-être, n'ont point osé le proscrire, puisqu'il est fondé sur la nature et qu'il peut procurer de nouveaux plaisirs. L'opinion qu'on en doit avoir, seroit sans doute mieux fixée, si le génie qui l'a conçu le premier, avoit pris le soin de l'exécuter lui-même.

Combien cette faculté créatrice de Corneille n'éclate-t-elle pas encore dans la multiplicité de ses productions dramatiques, toutes si différentes les unes des autres, et n'ayant pas même entre elles l'air de famille le plus léger , à moins

» préhender de pareilles, n'est-il pas vrai aussi qu'elle » y pourroit être excitée plus fortement par la vue des » malheurs arrivés aux personnes de notre condition , » à qui nous ressemblons tout à fait, que par l'image » de ceux qui font trébucher de leurs trônes les plus » grands monarques, avec qui nous n'avons aucun » rapport qu'en tant que nous sommes susceptibles des » passions qui les ont jetés dans ce précipice, ce qui » ne se rencontre pas toujours »? Corneille avoit dit avant ce passage : « Je ne comprends point ce qui dé» fend à la tragédie de descendre plus bas ( que les » princes et les héros ), quand il se rencontre dans » l'histoire des actions qui méritent qu'elle prenne soin » de les imiter ».

qu'on ne veuille le trouver dans l'air de grandeur qui leur est commun à toutes ! Quelquefois , mais rarement, son action est d'une simplicité qui feroit douter d'abord que tout l'art des détails et toutes les richesses de l'élocution pussent venir à bout de couvrir une trame en quelque sorte aussi nue. Plus souvent, elle est dune complication qui ne permet pas toujours à l'oeil le plus attentif de distinguer et de suivre sans peine les fils multipliés qui en composent le tissu, semblable alors à ces machines, produit d'un calcul profond, dont le jeu , pour être aisément compris, exigcroit presque la même vigueur de tête qu'il a fallu pour en combiner les ressorts. Avec quelle adresse cependant, avec quelle facilité il dénoue l'intrigue dont il a redoublé, dont il a serré si fortement le noeud !

Dans tous ces ouvrages d'une contexture si variée, quelle variété de situations sublimes, terribles ou touchantes , d'incidens habilement ménagés, de caractères contrastés entre eux sans effort, et toujours fidèles à leur propre nature ! On a reproché à Corneille de n'avoir su peindre qu'un peuple ; on l'a reproché aussi à Racine : on l'a reproché injustement à tous deux. Sans doute Corneille a particulièrement réussi à peindre les Romains, et nous en avons vu

Vli la cause. Mais, à l'exemple de ce peuple conquérant, il a rendu l'univers entier tributaire de son génie. N'a-t-il pas peint avec fidélité la noble fierté des habitans de l'antique et de la moderne Ibérie (i), la grandeur féroce des barbares du Nord (2), et le despotisme jaloux des barbares de l'Orient (3) ? On l'accuse d'avoir de temps en temps négligé la vérité du costume ; mais du moins il n'a jamais négligé celle de la nature. Dans Corneille, qu'on me permette de m'exprimer ainsi, dans Corneille le nu est toujours vrai; c'est la draperie seule qui quelque foi manque de naturel ou de grâce. Observons, d'ailleurs,qu'au temps oùilcomposoit ses chefsd'oeuvres, les spectateurs du goût le plus éclairé n'étoient point choqués de voir les héros de la Grèce et de Rome sous les habits d'un courtisan de Richelieu ou d'Anne d'Autriche ; et qu'il existe entre le costume extérieur des représentations et le costume moral des ouvrages dramatiques, un accord, disons mieux, une influence réciproque beaucoup plus puissante

(1) Dans le Cid, Don Sanche d'Arragori, et le rôle de Viriate dans Sertorius. ;

(2) Dans Pertharite et Attila.

(3) Dans Surèna. ' j

qu'on ne l'imagine. L'exactitude de Fun avertira de la fidélité qu'on doit à l'autre , ou bien l'on péchera contre tous les deux à la fois; tant la vue agit avec force sur l'esprit ; tant les sensations de l'une servent à diriger en secret les opérations de l'autre !

C'est aussi une création que le style ; et sous ce rapport qui a été plus créateur que Corneille ? Dans l'enfance de l'art, ou pl utôt dans ses temps de barbarie, les styles sont encore plus confondus que les genres. On fait du moins une distinction grossière entre la tragédie et la comédie : lfi scène souillée de sang ou exempte d'événemens funestes, la condition élevée ou inférieure personnages servent à les faire reconnoître ; si on les mêle quelquefois, c'est à dessein (lt par un raffinement bien digne d'une telle époque. Mais , quelque différence qu'on fasse entre dIes, ou les écrit toutes deux d'un style absolument semblable; et ce style est le comblede la basse trivialité , de l'a vaine boussissure, 4e l'indécence et du mauvais goût. Tel étoit le' style des prédécesseurs et même des premiers contemporains de Corneille. Sans modèle, sans guide, par la seule force de son génie , il s'éleva jusqu'à cette diction sublime au-dessus de laquelle il n'y a plus rien. Tandis qu'il créoit les

formes majestueuses du dialogue tragique, par une souplesse de talent qu'on n'auroit pas crue conciliable avec tant de vigueur , il inventoit aussi les tournures piquantes de la conversation comique, et y semoit avec profusion de ces vers nés que la force du sens et le bonheur de l'expression destinoient à devenir les proverbes de la bonne compagnie. Plus tard, et à l'époque où le déclin de son talent se faisoit le plus sentir, il trouvoit, par un prodige plus grand encore , lé véritable style de la scène lyrique dans cette pièce où, son génie secondant celui de Molière, il fit parler à l'amant de Psyché un langage digne du dieu de l'Amour , un langage dont Quinault lui-même n'a pas surpassé depuis le charme pénétrant et la douceur enchanteresse (i). Il ne régla pas seulement le premier les convenances du style dramatique suivant les genres et les personnages divers. Le premier aussi il ramena le dialogue à l'imitation fidèle de la nature, en substituant à ces harangues

(i) Psyché, dont le plan est de Molière et les quatre . derniers actes de Corneille, est de 1671, Corneille avoit déjà donné Agésilas et Attila. Tout le monde sait par,, cœur l'admirable tirade qui commence ainsi :

Je le suis , ma Psyché, de toute la nature.

alternatives » remplies de lieux-communs, dont chaque interlocuteur attendait la fin avec une patience qu'a son tour il alloit rendre si nécessaire à l'autre, en y substituant, dis-je, ces entretiens vraisemblables, où les personnages, tantôt paisibles, tantôt agités , selon leur situation » leur caractère ou leur passion , étendent ou resserrent leur discours, écoutent avec calme ou interrompent avec vivacité les questions et les réponses, et quelquefois pressent les unes et les autres avec une rapidité que l'esprit et l'oreille ont peine à suivre. Qui de nous, lisant dans Corneille de ces brillans assauts de passion ou de raisonnement, n'a j3as désespéré cent fois qu'un personnage, pressé par tout ce que l'une ou l'autre a de plus victorieux , put venir à bout d'échapper à sa défaite, et n'a pas laissé tomber le livre d'étonnement, en voyant les ressources imprévues que le poëte a su tirer de son génie pour changer la fortune du combat et donner la victoire à celui qui sembloit vaincu ? On peut assurer, sans craindre seulement d'exciter un doute, que Corneille n'a jamais été égalé dans cette belle et difficile partie de l'art. Mais que dirai-je, messieurs, de cette foule dé traits sublimes qu'il faut renoncer à définir, qu'on ne suffit point à ad-

mirer, de ces traits où la puissance de la parole est portée à sa plus grande hauteur possible ? Ah ! c'est ici qu'il faut laisser parler Racine, pour l'honneur de Corneille, pour l'honneur de Racine lui-même. Ce grand homme, au temps où déjà l'humilité du chrétien avoit tempéré en lui l'orgueil du poëte, songeant sans doute aux vers inimitables dont je viens de réveiller en vous le souvenir , disoit à son fils : lV/on fils, Corneille fait des 11ers cent fois plus beaux que les miens (r). La mémoire de Corneille ne se prévaudra point de cet aveu trop modeste ; mais que du moins il lui soit permis d'en être glorieuse.

C'étoit une coutume chez ces Romains si bien peints par Corneille, qu'un esclave suivît le char du triomphateur en lui disant : Souviens-toi que tu es homme. J'ai proclamé Corneille le vainqueur de la barbarie, de la puissance, du temps, du génie même; je l'ai appelé le créateur et presque le dieu du théâtre : je. dois dire maintenant quel tribut il a payé à. l'humanité par ses défauts; je dois rappeler sed

(1) C est Racine fils qui rapporte ce mot dans les;

Mémo ires sur hl: me de. f. Racine. V. p. 189.

revers non moins nombreux que ses triomphes. Que sa gloire se rassure, elle n'en sera point ternie. En quoi Théodore ou Pertharite peuvent-ils obscurcir l'éclat si pur du Cid ou des Jrloraces ? C'est la sincérité qui loue les grands hommes; et leurs fautes sont les seules qu'il faille remarquer , puisque ce sont les seules qui renferment de grandes leçons.

Les défauts de Corneille dérivent de la même source que ses beautés ; ses erreurs sont d'autant plus considérables qu'il emploie à s'égarer toute cette force dont il se sert pour aller si avant dans la route du vrai beau ; et ses chutes sont toujours aussi profondes que son élévation a été sublime ; il tombe toujours, pour ainsi dire , de toute la hauteur de son génie. Immédiatement après Rodogurte, immédiatement avant Héraclius , Corneille ( le croiroit- on? ) Corneille a fait Théodore ! Quel intervalle ! Quel abîme entre deux points si élevés ! Non , je le sen 'vivement, et vous entendrez avec gravité ce que je dis avec candeur ; non , il n'étoit donné qu'à Corneille de faire cette chute incommensurable. Quel autre qu'un génie aussi hardi, aussi puissant auroit osé, au mépris des lois que lui-même avoit fondées, mettre sur la scène une vierge timide et pure qui, pour ne pas.

souiller sa main en offrant de l'encens aux faux

Dieux, ne craint pas d'exposer son corps aux plus infâmes souillures? Il falloit l'excès de la déraison , ou celui de la confiance dans une force extrême pour tenter ce sujet impossible. Cette confiance fut trahie : le désastre fut proportionné à l'audace et à l'effort. L'athlète d'une stature et d'une vigueur commune peut perdre dans l'air un coup mal mesuré, sans que son corps chancelle et s'abatte ; mais le gigantesque et nerveux Entoile, portant un de ces coups qui doivent tout écraser, et ne rencontrant point la résistance qu'il cherche pour la vaincre, tombe entraîné par l'énorme poids de son bras, et va couvrir au loin la terre de sa chute (i).

Corneille étoit dans toute la force de sou âge et de son talent quand il fit Théodore (2) : Théodore n'étoit encore qu'une grande erreur. Mais son génie eut une vieillesse hâtive, et cette vieillesse étoit réservée aux plus affli-

(1) Entellus vires in ventum effundit, et ultn) Ipse gravis graviterque ad terrqmpondere vasto

< Concidit. \*"

AEneid , 1: V, v. 4~6..

(2) Théodore est de 161\_6. Corneille, né en 1606 » n'avoit encore que quarante aUIi.

geantes disgrâces. On l'a souvent remarqué, je lie suis cependant pas dispensé de le remarquer encore : par le progrès de l'âge, l'esprit et le talent, comras le caractère , contractent ordinairement les défauts qui ont le plus d'analogie avec leurs qualités : ainsi l'élévation dégénère en enflure, et la force en dureté. Cette ligne délicate et fugitive, qui sépare ce qui est grand de ce qui est outré , n'est plus apperçue par un esprit dont les perceptions sont devenues moins sûres en même temps que moins rapides. Mais surtout cette séve onctueuse d'une âme jeune encore , qui assouplit sa force et donne un jeu libre à tous ses mouvemens , s'y dessèche , s'y durcit bientôt, ainsi que dans nos membres , et le talent a perdu toute sa grâce bien long-temps avant d'avoir perdu sa vigueur et son activité. Cette détérioration est d'autant plus prompte, d'autant plus grande , d'autant plus inévitable, que les qualités qu'elle attaque sont plus naturelles , et que l'art a. moins contribué à les former. Ce qui est le produit de la méditation et de l'exercice, en un mot, ce qui est acquis, s'affoiblit plutôt qu'il ne s'altère ; mais ce qui est don naturel, et pour ainsi dire instinct, s'anéantit ou même se déprave. Telle fut l'essence » tel fut à la

fin le sort des plus belles qualités de Corneille. La nature lui donna la grandeur et la force ; la nature les lui retira. Pendant quelque temps encore , elles semblèrent lui être rendues pour de rares et courts momens ; mais aux derniers jours de sa carrière dramatique, il ne lui en resta plus que le vain simulacre , formé dans son esprit par une longue habitude.

Pertharite fut le premier signal de cette décrépitude du génie de Corneille. Une situation profondément tragique , dont l'élégant Racine a fait la belle tragédie d'Andromaque , ne put préserver de la chute la plus humiliante un ouvrage où le seul talent de créer se faisoit remarquer encore. Ici l'héroïsme des personnages commence à devenir bizarre , dur, et même atroce. Ceux qui avoient applaudi avec transport à la magnanimité vraie d'Auguste , du vieil Horace et de Cornélic, se montrèrent également justes en repoussant l'image d'une reine, d'une mère idolâtre de son fils , qui , voulant rendre odieux un tyran qu'elle hait, consent à l'épouser pourvu qu'il égorge ce même fils avant de la conduire aux autels.

Corneille fut trop affligé d'une disgrâce trop méritée. On le vit, comme depuis on vit Racine , abandonner la scène pour ne s'y remon-

trer qu'après une longue absence ; mais ce n'étoit pas la chute d'un chef-d'oeuvre qui l'y faisoit renoncer, et ce n'étoit pas avec un chefd'oeuvre qu'il devoit y reparoître. Comme Racine encore, il alla chercher des consolations dans le sein de la religion , et la poésie vint y mêler les siennes. Le fruit de cette alliance fut la traduction en vers de r Imitation de J. C. Ce livre s'étonna de voir la naïve et touchante simplicité de sa prose remplacée par toute pompe et toute la recherche poétique. Durant douze années , ce pieux travail et le succès dont il fut couronné , versèrent un baume adoucissant sur les blessures de l'amour-propre. Elles furent entièrement fermées par l'accueil favorable fait à OEdipe , que du moins Corneille n'eut pas le chagrin de voir bannir de la scène par un OEdipe plus heureux. Ce ne fut pas dans ce même OEdipe, comme il s'en flattoit, ce fut vraiment dans Sertorius qu'il put se trouver encore

La main qui crayonna

L'âme du grand Pompée et l'esprit de Cinna.

Sertorius fut la dernière apparition de son génie, fut son dernier triomphe. De ce moment, les revers se suivirent sans interruption. La nature en Corneille étoit défaillante : il le sentoit.

]ui-même, l'avouoit quelquefois, et cependant luttoit sans cesse contre sa propre conviction. Tourmenté d'un faux besoin de produire, sorte d'irritation entretenue par la continuité du travail, il s'agitoit dans son impuissance, et recouroit involontairement aux moyens propres à l'exciter. Ce n'était plus le temps oit les sujets noblement naturels servoient si heureusement son imagination. Des Romains de la république et du commencement de l'empire, il avoit passé aux Romains de l'Empire d'Orient; et la simplicité de ses intrigues, ainsi que la pureté de son style, scmbloient. s'être altérées à mesure que les moeurs de ses personnages étoient elles-mêmes devenues moins simples et moins pures. Ces ressources étant épuisées ou plutôt ne suffisant plus à cette excessive intensité de force dont son talent avoit contracté l'habitude, on le vit, dès Pertharite, abandonner les Romains pour passer dans le parti des Barbares qui avoient démembré leur empire. La grandeur outrée et l'énergie féroce des Lombards et des Huns plaisaient alors davantage à ce génie éteint qui cherchoit, pour ainsi dire, dans les monstruosités un remède à l'épuisement de ses forces. Il fit paroitre Attilii , et pay une triste fatalité, la même année qui

voyoit Corneille tomber au plus bas degré de son talent, voyoit Racine s'élancer tout d'un coup à toute la hauteur du sien dans le chefd'oeuvre d'Andromaque. Le public put se dire alors comme l'un des deux monarques, suivans d'Attila :

Un grand destin commence , un grand destin s'achève ;

Et comme le roi des Huns , il se déclara contre Corneille déchu , en faveur de Racine qui venoit de s'élever. Ce n'étoit pas tout encore : il fallut que l'auguste vieillard combattît corps à corps avec son jeune émule et succombât sous lui. Une princesse eut la noble fantaisie de voir représenter sur le théâtre l'histoire secrète de son cœur. Les deux maîtres de la scène, Corneille et Racine, furent chargés, à l'insçu l'un de l'autre, de retracer les amours récentes de Henriette d'Angleterre et de Louis XIV sous les noms antiques de Bérénice et de Titus. Fontenelle appelle cette concurrence un duel; mais, convenons en, ce duel ne fut pas réglé selon toutes les lois de l'honneur. Dans un sujet tendre dont il falloit déguiser la foiblesse par une élégance continue de style, Racine, à l'avantage de la jeunesse et de la force, joignoit l'avantage du terrain et des armes. Le vieux Cor-

neille fut vaincu : il ne pouvoitpas, comme un autre don Diègue , envoyer un autre Rodrigue combattre à sa place. Il fut humilié, il fut, jaloux. Hélas ! il avoit trop sujet de l'être. Quel, homme, amant passionné de la gloire, et longtemps comblé de ses caresses, peut, d'un œil égal, la voir s'éloigner de lui pour voler dans les bras d'un jeune rival trop digne de ses faveurs? Celui qui s'est élevé au-dessus de l'hu-. manité par ses talens, ne doit-il pas trouver de l'indulgence quand il s'en rapproche par ses. foiblesses ? Mais terminons cet affligeant tableau ; hâtons-nous d'arriver à Suréna, dernier et malheureux effort d'un génie expirant. Corneille au moins eut le bonheur de terminer cet ouvrage par un de ses plus sublimes vers ; et comme il l'a dit d'un de ses plus grands héros :

Son dernier soupir fut un soupir illustre (1).

(i) Palmis , sœur de Suréna, de ce héros à qui son amour pour Euridice a coûté la vie, dit à cette princesse :

Quoi ! vous causez sa perte et n'avez point de pleurs !

Euridice répond :

Non, je ne pleure point, madame, mais je meurs.

Et elle expire.

Il étoit réservé à Corneille de donner au monde littéraire un exemple qu'il n'a voit reçu de personne et que personne ne devoit prendre dè lui, l'exemple d'un écrivain qui exerce envers lui-même les fonctions de juge, et instruisai1t sa propre cause avec toutes les lumières1 qu'on pouvoit attendre de lui seul, prononce avec toute l'impartialité qu'on poitvoit exiger d'un autre. Il est une orgueilleuse modestie qui veut se montre\*' supérieure aux petitesses de l'amourpropre : il est une fausse sincérité qui confesse hautement des torts légers ou'brillans pour donner le change à la critique sur les fautes' graves et humiliantes. C'est ainsi que l'homme médiocre est sincère, c'est ainsi qu'il est modeste; ce n'est donc pas ainsi que Corrfeille devoit l'être. On sent dans chacun de ses Examens cette bonne foi, cette candeur d'un homme de génie, homme de bien , qui, pour son instruction et celle des autres, recherche ses erreurs sans sévérité affectée , comme sans indulgence secrète , et qui, sûr plutôt que lier de son mérite, ne s'estime pas moins parce qu'il a commis quelques fautes , ne s'estime pas plus parce qu'il en fait l'aveu. Corneille n'indique pas seulement les défauts de ses ouvrages ; il en remarque aussi les beautés, et il1

ne met pas plus de vanité dans les éloges qu'il se donne, que dans les reproches qu'il s'adresse. Il se trompe quelquefois; quelquefois il n'assigne point la véritable cause de ses disgrâces, ou bien il se félicite de certaines inventions moins heureuses qu'il ne l'imagine, et établit entre les divers enfans de son génie un ordre de prédilection que l'opinion publique n'a point sanctionné. Mais ce sont - là des préventions involontaires, et non pas des méprises calculées : si de temps en temps le juge est abusé , du moins il n'est jamais corrompu.

Vous qui suivez la carrière du théâtre, après les chefs-d'oeuvres de Corneille vous ne pouvez rien lire qui vous soit plus profitable que ses Examens, et surtout ses Discours sur le Poëm& dramatique. C'est-là que ce grand maître , devenu humble disciple d'Aristote et commentateur de sa doctrine, propose modestement des doutes, discute, éclaircit habilement des obscurités , concilie heureusement d'apparentes contradictions, renonce franchement à expliquer ce qui est inexplicable, et enfin répand sur la théorie de son art les lumières de quarante années d'expérience et de méditation. Qu'ils rougissent ces écrivains novateurs et fac, tieux dont la fortune ne peut s'élever qu'à la

faveur du désordre ; qu'ils rentrent en euxmêmes en apprenant qu'un des premiers, un des plus puissans citoyens de la république des lettres, que Corneille, en un mot, qui, s'il en avoit eu la volonté, auroit eu la force de renverser les lois établies, les a constamment respectées, leur a toujours prêté l'appui de son illustre exemple, et, par un noble aveu, s'est puni lui même de quelques infractions passagères , comme si déjà la gloire n'avoit pas pris soin de l'en absoudre.

Je vais passer des écrits de Corneille à sa personne; mais je ne signalerai ce passage par aucun de ces mouvemens, de ces artifices oratoires à l'aide desquels on lie des objets de nature diverse. Le génie de Corneille et son caractère étoient de la même trempe. Développer celui-ci après avoir analysé l'autre, c'est toujours s'occuper de noble simplicité , d'élévation et de force: c'est toujours, pour ainsi dire, rester dans la même région d'idées et continuer à se servir du même langage. En lisant quelques traits de la vie de Corneille, on croiroit avoir retrouvé une page perdue de ce livre où Plutarque a peint, par leurs actions et leurs paroles , les hommes illustres de la Grèce et de Rome. Lorsque l'Académie envoya demander à, Corneille

Corneille, pour la critique du Cid, un consentement que ses statuts rendaient nécessaire : La même raison, répondit-il, qui force' l'Académie il îentrepren dre , m'i empêche de m'y opposer. Dans son apparente modération, cette réponse étoit la plus énergique protestation que l'on pût faire contre le despotisme d'un ministre tel que Richelieu. Ce même Richelieu et un autre personnage puissant ( si quelqu'un pouvoit l'être après lui) parurent menacer les Horaces de la même persécution que le Cid. Corneille l'apprit et dit : Horace fut condamné par les Duumvirs, mais il fut absous par le peuple. Ce mot n'est pas la saillie d'un bel esprit français qui saisit un rapprochement ingénieux ; c'est le mouvement d'un Romain que la tyrannie et l'injustice révoltent. Corneille ressembloit encore aux anciens par cette franchise naïve qui lui faisoit déclarer hautement sa supériorité. L'orgueil antique a été remplacé par la vanité moderne, et celle-ci a inventé la fausse modestie. En forçant le mérite à se taire sur son propre compte, avonsnous fait autre chose que révéler nous-mêmes le secret de l'envie, cette plaie honteuse du cœur humain ? Etoit-ce le sentiment des bienséances blessé par un trait d'amour-propre un

peu étrange, n'étoit-ce pas plutôt l'envie iiTitée par tout ce que cet amour-propre avoit de légitime, qui soulevoit tant d'indignes rivaux contre ce vers :

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée ,

vers éminemment vrai , et qui ne l'étoit pas moins pour avoir été fait par Corneille luimême? Il ne l'eût peut-être pas fait, ce vers, s'il eut été davantage de son siècle ; mais il n'en avoit ni les idées, ni les moeurs. Habitant sa ville natale, lié avec des hommes simples et obscurs dont aucun n'a laissé son nom à la postérité, renfermé dans son cabinet et s'y entourant sans cesse des ombres vénérables de l'antiquité, il travailloit pour la, société sans la connoitre, et il n'étoit connu d'elle que par ses travaux. Seulement , chaque année , lorsqu'un nouveau poëme étoit sorti de sa plume, il se rendoit au sein de la capitale sans que rien y annonçât son arrivée, sans que rien y marquât sa présence qu'un grand succès ou quelquefois un grand revers ; et bientôt après il reprenoit le chemin de sa retraite, où le bruit de son nom le suivait à peine. Cet homme, qui prêtoit aux plus grands héros le plus sublime langage, qui, dans ses écrits, unissoit à l'imagination la plus féconde

le jugement le plus solide et souvent l'esprit le plus délicat, avoit la conversation stérile, commune et négligée. Quelquefois, pour se mettre à l'abri des dédains et des railleries de la futilité triomphante, il croyoit devoir se retrancher dans sa gloire, et il disoit, en souriant : Je n'en suis pas moins Pierre Corneille. Une tradition très - répandue rapporte qu'il avoit sa place marquée au théâtre, et que, dès qu'il y paroissoit, le public se levoit pour lui faire honneur. De telles distinctions accordées au génie ne sont point dans nos moeurs, et l'histoire en a été démentie. C'est toujours un mérite, c'est toujours une justice que de l'avoir imaginée. On peut ici nous appliquer ce mot d'un Spartiate dans une circonstance presque pareille : Les Athéniens savent ce qu'il faut faire mais ils ne le font pas (i). D'autres honneurs n'ont cependant point manqué à cet homme vraiment modeste qui n'en ambitionnoit aucun. Le grand Condé versant des larmes à la représentation de Cinna ; Turenne s'écriant à celle de Sertorius : Où donc Corneille a-t-il appris Part de la guerre (2) ? Grammont disant haute -

(1) Valer. Max., lib. IV, cap. V.

(2) Voltaire a nié ce fait. Suivant lui, Turenne auroit

ment que ses ouvrages devroient être le bréviaire des rois, et Louvois, qu'il faudroit un parterre de ministres d'état pour les juger dignement : voilà de glorieux, d'éclatans hommages qui étoient bien propres à consoler Corneille de l'indifférence du public, des froideurs de la cour et des lâches fureurs de ses ennemis..

Il avoit une source de consolations plus douce encore et surtout plus durable dans la tendre amitié qui l'unissoit à son frère. Cette amitié n'eut d'autre commencement , n'eut d'autre fin que celle 'de leur vie. L'un d'eux étoit rappelé dans le monde le grand Corneille : ce surnom, qui les distinguoit l'un de l'aùtre d'une manière si inégale, tous deux l'oublioient dans leur commerce intime , et ce n'étoit pas, icelui yjui en étoit décoré que cet oubli faisoit le plus d'honneur. Les deux frères ayant épousé les deux soeurs, entre qui se trouvoit la même différence d'âge qu'entre eux-mêmes, ne

dit une puérilité dont il étoit incapable. Cest là un petit exemple de ce scepticisme dont on lui a reproché l'exagération. Sans doute Turenne ne croyoit pas que Corneille en sût autant que lui sur la guerre; mais il a pu s'étonner de ce- qu'il en parloit si juste en beaux vers, et témoigner son étonnement par l'exclamation naïve qu'on lui attribue.

formèrent qu'une seule maison, un seul ménage. Cette touchante association qui subsista vingt-cinq ans, ne fut dissoute que par la mort de Pierre Corneille. Ce fut dans la soixante-dixhuitième année de son âge, après avoir quelque temps survécu à lui-même, que mourut ce grand homme dont le nom et les ouvrages ne périront jamais.

Ombre auguste et révérée ! permets qu'avant de finir ma foible voix t'adresse quelques mots. Jusqu'ici j'ai semblé circonscrire ta gloire dans l'art du théâtre , cet art que tu as créé tout entier parmi nous, et dont la perfection a été l'effet de tes exemples, quand elle n'a pas été l'ouvrage de ton génie. Mais combien je manquerois de justice ou de lumières , si je méconnoissois la puissante et salutaire influence que tes écrits ont exercée sur l'esprit humain ! Tu fus un de nos premiers maîtres dans le grand art de penser. Tandis que Descartes, créant de nouveau l'entendement et asseyant l'édifice de nos idées et de nos connoissances sur la solide base du doute , s'élançoit et quelquefois s'égaroit, hors de la portée des yeux vulgaires, dans les plus hautes régions de la philosophie ; mêlant aux fictions sublimes de ton imagination les maximes éternelles de la raison et de la morale, les per-

sonnifiant en quelque sorte et les mettant en action sur la scène, tu les rendois populaires, tu faisois plus, tu les rendois aimables. En élevant l'homme au-dessus de ce qu'il est, mais non pas au-dessus de ce qu'il pourroit être, tu enflammois son cœur d'une généreuse émulation , tu y déposois de grands exemples qui pouvoient être le germe de grandes actions. Ce fut toi qui créas la véritable éloquence, celle qui se compose des mouvemens naturels de l'âme, des efforts judicieux de l'esprit, et de ces expressions simples, nobles et fortes dont les belles pensées naissent revêtues. Cette langue même qu'on t'accuse avec raison d'avoir quelquefois négligée, que d'importans services ne lui as-tu point rendus ! Subjuguée par ton fier génie, obligée de le suivre à travers le vaste champ de toutes les idées, de tous lessentimens , quelle vigueur , quelle précision , quelle souplesse, quelle variété de mouvemens n'a-t-elle pas acquises dans ces mâles exercices ! Le goût et la grâce ont embelli depuis l'ouvrage de ta force. Puissent-ils n'avoir pas à se reprocher de l'avoir un peu affoibli !

Tes chefs - d'oeuvres firent l'admiration, les délices d'un beau siècle que tu avois formé par eux. Le siècle suivant vit une longue époque

de dégénération morale, où nos âmes avoient perdu tout ressort, où les lettres et les arts, entraînés par les mœurs dans une décadence commune , flattoient par des productions bizarres, futiles ou indécentes, les dégoûts de la satiété et les caprices de la corruption. Alors les beautés mâles et austères de tes écrits furent trouvées rudes et sauvages par des spectateurs amollis ; ton théâtre fut déserté ; ta gloire même devint un problème. Une révolution dont les excès ont épouvanté la terre, et les prodiges l'ont souvent étonnée, menaçant de dénaturer à jamais notre caractère, n\*a heureusement fait que le retremper. De ces longues dissensions publiques pendant lesquelles, comme les Romains sous le second triumvirat, nous combattions seulement pour le choix des tyrans ( i ), il nous est resté un goût innocent, un goût plus vif pour ces belles scènes de délibération politique où ton génie excelle. Encore émus des mêmes intérêts qu"elles agitent, notre souvenir reconnoît de terribles réalités où notre esprit n'appercevoit jadis que d'imposantes fictions. Rendus à tous les sentimens généreux, avec quels nouveaux transports n'applaudissons-nous pas

(i) Vers de Cinna.

à l'image que tu nous en retraces ! Ah! conservons toujours ce noble et pur enthousiasme. Honte, malheur à la nation dégradée qui ne palpiteroit plus d'admiration devant tes sublimes tableaux ! Mais ce n'est plus nous qu'un tel avilissement menace. L'héroïsme et l'honneur vivront éternellement dans le cœur du Français ; et s'ils pouvoient iamais s'y éteindre, tes

immortels écrits serviroientyirfê^jyr^ilumer.

\ F I N.